

VAN EFFEN ET L'ÉCRITURE AUTOBIOGRAPHIQUE

Le *moi* a-t-il cessé en quelques années d'être haïssable ? On le croyait vide et plein d'ordure, on le cachait, on y voyait le repaire du péché. Et voici qu'à la fin du 17^e siècle, dans les années 1670-1680, ce *moi*, cette première personne tend à s'exprimer sans honte. Non pas sous le signe du comique : cela, c'était le *moi* picaresque ; non pas sous l'aspect d'une série d'actions connues et glorieuses, comme dans les mémoires pseudo-historiques ; non pas revêtu d'une histoire singulière, comme le voulait le roman classique, mais simplement *moi*, existence ressentie, affectée du simple fait de vivre. La présence individuelle se fait jour à travers le style épistolaire, avec la présidente Ferrand ou Boursault, puis à travers les « spectateurs » européens des années 1720. Comment le style orné et romanesque de l'époque classique est-il devenu l'expression dépouillée d'une première personne, c'est ce que l'on aimerait décrire à travers un cas exemplaire, celui de Van Effen, journaliste, romancier, qui par le journal puis le roman, tente de se dire à la première personne. Mais se dire tel que l'on est dans sa simple humanité et écrire sous le signe du *je* est une entreprise difficile ; et l'on voit que pour y parvenir, ou du moins en approcher, il faut tous les détours de la fiction : dans le cas de van Effen, s'inspirer d'abord de modèles anglais, les « digérer », inventer un personnage crédible, puis après un premier essai de « spectateur », se lancer dans un récit qu'on pourrait dire autobiographique s'il ne laissait apparaître de part en part la fiction. Et quel *moi* sortira de cette alchimie ? Cette question oblige à se demander si le *moi* écrivant n'est pas, dans tous les cas de figure, un être de fiction.

Justus Van Effen a joué, dans l'invention de l'autobiographie, un rôle original. Il est à la fois, comme Marivaux et comme Prévozt, journaliste et romancier. Or, c'est d'abord dans le cadre d'un journal, puis sous la forme d'un ouvrage autonome, qu'il a fait

paraître un récit d'inspiration largement autobiographique. Le premier de ces deux textes, intitulé « Lettre d'un homme d'âge », occupe les quatre dernières feuilles du *Nouveau Spectateur français*, périodique de Van Effen publié à La Haye entre le mois de janvier 1724 et le printemps 1725¹. Quant au second, il a été imprimé à Paris en 1729, sans nom d'auteur, sous le titre *Réflexions de T*** sur les égarements de sa jeunesse*². Or, le rapprochement de ces deux textes permet d'établir non seulement qu'ils sont du même auteur et racontent la même histoire, mais que le passage d'une forme à l'autre est en lui-même d'un grand intérêt. Il montre comment la réécriture induit à la fois un changement de style et un changement d'optique. Il montre aussi que Van Effen, du journal au livre, et de la forme épistolaire à la narration continue, a cherché et finalement réussi à façonner une écriture du moi, mais en quelque sorte à l'intérieur d'une fiction : celle de l'homme en fin de vie.

La « Lettre d'un homme d'âge » constitue indéniablement un texte singulier et elle est en partie au moins une confidence personnelle. Pourtant, elle a paru dans un journal qui s'inspire ouvertement à la fois du *Spectator* d'Addison et du *Spectateur français* de Marivaux. Cette double influence, perceptible dans le titre même choisi par Van Effen, est en effet avouée dès le premier numéro du *Nouveau Spectateur français*³ et sera rappelée à plusieurs reprises dans des livraisons ultérieures. Mais il n'est guère étonnant que Van Effen ait eu besoin, pour parvenir à une création originale, de se référer de la sorte à deux de ses devanciers les plus illustres. Toute la carrière de ce génie du mimétisme a en effet été jalonnée d'emprunts à des textes d'abord parus en Angleterre ou en France. Il est en particulier le premier à avoir adapté sur le continent le *Spectator* de Joseph Addison et de Richard Steele : son *Misanthrope*, publié à La Haye à partir du 19 mai 1711, est en effet lancé alors que les

1. 28 feuilles se sont succédées sous ce titre, à un rythme sans doute irrégulier. Voir Alexis Lévrier, *Les Journaux de Marivaux et le monde des « spectateurs »*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. des « Lettres françaises », 2001.

2. *Réflexions de T*** sur les égarements de sa jeunesse*, texte établi et présenté par Jean Sgard, Paris, Desjonquères, 2001 [abrégé désormais en RT]. On ignorait alors l'identité de l'auteur.

3. Voir *Le Nouveau Spectateur français*, n° 1, dans *Œuvres diverses de Mr. Juste Van Effen*, Amsterdam, H. Uytwerf, 1742 [abrégé désormais en *Œuvres VE*], t. V, p. 1-8.

feuilles du *Spectator* ne paraissent à Londres que depuis quelques semaines⁴. En outre, douze ans plus tard, il traduira très librement le *Guardian*, périodique rédigé conjointement en 1713 par les deux fondateurs du *Spectator*⁵.

Pour autant, jamais Van Effen ne s'est comporté en simple traducteur ou en imitateur servile. Ainsi, dans les périodiques qu'il a conçus en s'inspirant du *Spectator*, il s'est refusé à agir comme un copiste d'Addison et de Steele. Dans *La Bagatelle*, second périodique qu'il a rédigé sur ce modèle, il a même choisi de dialoguer de manière impertinente avec ses prédécesseurs anglais. Ce journal, lancé alors que la renommée du *Spectator* va grandissant en Europe⁶, comporte pourtant de nombreux passages traduits des journaux de Steele et d'Addison. Mais, à un prétendu lecteur qui lui reproche d'avoir plagié plusieurs numéros du *Guardian*, Van Effen répond en revendiquant le droit d'utiliser comme il l'entend les « feuilles volantes anglaises⁷ ». Dans la suite de ce passage, il généralise cette conception de la création littéraire en affirmant : « Le seul moyen légitime de s'approprier les idées d'autrui, c'est de les digérer par la méditation. Elles deviennent alors les nôtres, de la même manière que les aliments se changent en parties réelles de notre corps. Vous savez, Monsieur, que le plus grand génie de l'univers n'ira jamais loin, s'il ne tire ses pensées que de son propre fonds⁸. »

Van Effen n'a eu de cesse, tout au long de sa carrière journalistique, de chercher à « digérer » de la sorte le travail de ses prédécesseurs. Ainsi, le rôle qu'il a joué dans l'adaptation du *Spectator* sur le continent ne l'a pas empêché de mettre à l'épreuve son modèle. Cette volonté d'indépendance est déjà nettement perceptible dans *Le Misanthrope* et dans *La Bagatelle*. Elle s'affirme encore davantage dans *Le Nouveau Spectateur français*, troisième périodique du type *Spectator* lancé par Van Effen. Or, l'une des principales innovations

4. Le premier numéro du *Spectator* a paru le 1^{er} mars 1711.

5. *Le Mentor moderne, ou Discours sur les mœurs du siècle*, La Haye, Vaillant frères et N. Prévost, 1723.

6. La publication des numéros de *La Bagatelle* s'est échelonnée entre mai 1718 et avril 1719. À cette date, trois tomes de la traduction française du *Spectator* avaient déjà paru, sous le titre *Le Spectateur ou le Socrate moderne*.

7. *La Bagatelle*, n° 93, dans *Œuvres VE*, t. IV, p. 253.

8. *Ibid.*, p. 253.

introduites dans ce journal consiste en une inflexion du genre spectral vers l'écriture autobiographique. Dans le *Spectator*, comme dans la plupart de ses imitations, l'auteur censé écrire le journal est en effet un personnage fictif, défini par des traits de caractère qui se retrouvent généralement, presque inchangés, d'un « spectateur » à l'autre. Van Effen va donc à l'encontre de toute une tradition en train de se constituer lorsqu'il annonce, dans le premier numéro du *Nouveau Spectateur français*, qu'il va tracer « [s]on propre caractère » et non celui d'un personnage fictif : « Comme je crois avoir pris des mesures justes pour dérober mon nom aux conjectures du public curieux, j'imiterai ici le *Spectateur anglais* et le *Mentor moderne* en traçant mon propre caractère : mais ce sera un caractère réel, qui me peindra tel que je me suis trouvé moi-même, après avoir ramassé toute mon attention pour m'acquitter du pénible devoir de m'examiner⁹. »

Van Effen souligne lui-même, dans ce passage, qu'il a choisi en toute connaissance de cause de rompre avec une règle non écrite, voulant que l'autoportrait livré dans le numéro inaugural soit celui d'un personnage imaginaire et purement conventionnel. Il est probable, en outre, que Van Effen n'a pas menti et que le « caractère » tracé dans cette livraison est bien le sien. Certes, cette présentation demeure à l'état d'ébauche, et le journaliste évoque surtout le rôle dans sa formation intellectuelle de l'homme qui l'a éduqué. Mais l'« Éloge historique de Mr Juste Van Effen », paru dans la *Bibliothèque française* en 1737, comporte une biographie de Van Effen qui recoupe, en partie au moins, l'autoportrait brossé dans ce premier numéro du *Nouveau Spectateur français*. Qu'il évoque sa réussite brillante dans les études¹⁰, la situation de précarité où la mort précoce de ce gouverneur l'a laissée¹¹, ou l'orgueil qui a très

9. *Le Nouveau Spectateur français*, n° 1, dans *Œuvres VE*, t. V, p. 8-9.

10. *Le Nouveau Spectateur français* raconte qu'il a mis de l'« ardeur » dans ses études, au point que très vite ses compagnons n'ont pu le « suivre que de loin dans la carrière des sciences » (*ibid.*, p. 13). L'auteur de l'« Éloge historique » mentionne pour sa part les « rapides progrès dans l'étude » du jeune Van Effen (« Éloge historique de Mr Juste Van Effen », dans *Bibliothèque française ou Histoire littéraire de la France*, Amsterdam, Henri du Sauzet, tome XXV, 1737, première partie, article VIII, p. 139).

11. *Le Nouveau Spectateur* ne désigne pas directement « l'homme de bien » qui l'a éduqué comme son père, mais il raconte l'avoir perdu très jeune ; il signale en

tôt été le sien¹², *Le Nouveau Spectateur français* se raconte en des termes proches de ceux qu'emploiera le biographe de Van Effen : celui-ci a donc considéré, à tort ou à raison, le récit de l'homme âgé comme un document.

Toutefois, le pacte autobiographique esquissé dans cette feuille inaugurale ne trouve pas directement de prolongement dans les livraisons ultérieures du *Nouveau Spectateur français*. Le journaliste ne fait plus guère référence, en effet, à partir du second numéro, à des épisodes de sa vie ni même à des traits de son caractère. À l'exception des quelques fragments narratifs que contient l'autoportrait initial, et contrairement au *Spectator* comme à beaucoup de ses imitations, *Le Nouveau Spectateur français* ne comporte même aucun récit homodiégétique du journaliste. Cependant, les quatre dernières feuilles du journal sont consacrées à un long récit à la première personne, présenté comme l'autobiographie d'un homme qui relate ses nombreuses désillusions et raconte que, toute sa vie durant, il a dû lutter contre son propre orgueil. Van Effen prétend il est vrai n'être que le destinataire de ce document, rédigé sous la forme d'une lettre et attribué à un « homme d'âge » dont l'identité n'est jamais dévoilée. Mais cette lettre n'en occupe pas moins une place particulière dans *Le Nouveau Spectateur français*. Ce récit est d'abord remarquable par sa longueur, qui excède celle de tous les autres textes ou documents produits dans le périodique de Van Effen. Il se distingue aussi par la position conclusive qui est la sienne dans l'ensemble formé par les 28 feuilles du *Nouveau Spectateur français*. Enfin, sa publication est préparée plusieurs semaines à l'avance, puisque l'auteur annonce dès son 19^e numéro son intention de livrer bientôt la lettre qu'un « vieillard¹³ » lui a

outre que cet homme « mourut pauvre, comme il avait vécu » et ne « laissa à ses héritiers [que] l'exemple de son rare mérite » (*Œuvres VE*, t. V, p. 10). L'auteur de l'« Éloge » souligne quant à lui que le père de Van Effen est mort très tôt, obligeant son fils à subvenir aux besoins de sa mère et de sa jeune sœur (*Bibliothèque française*, tome XXV, éd. citée, p. 138).

12. L'auteur de l'« Éloge » explique que le « désir de gloire » fut longtemps la « passion dominante » de Van Effen (*ibid.*, p. 139). *Le Nouveau Spectateur français* raconte pour sa part qu'il a perdu son gouverneur « dans l'âge où les passions exercent sur l'âme l'empire le plus tyrannique », ce qui l'a notamment conduit à « un désir outré de plaire », débauché par le faux honneur (*Œuvres VE*, t. V, p. 13).

13. *Œuvres VE*, t. V, n° 19, p. 273.

envoyée. Tout concourt donc, dans le journal de Van Effen, à attirer l'attention du lecteur sur l'importance et sur la singularité de cette « Lettre d'un homme d'âge ».

L'auteur de ce récit est selon toute vraisemblance Van Effen lui-même, dont les lectures sont clairement perceptibles d'un bout à l'autre de la « Lettre d'un homme d'âge ». On sait par l'auteur de l'« Éloge historique » qu'il fut un brillant élève de l'École latine d'Utrecht, en latin et en grec, mais surtout en français¹⁴. À le lire, on comprend qu'il eut une parfaite connaissance de la « belle littérature », non seulement de la *Cléopâtre* de La Calprenède, qui reste pour lui l'exemple parfait du romanesque, mais du roman en général. On perçoit de place en place la marque de Tristan l'Hermite ou de Sorel ; le ton est toutefois dénué de gaieté, comme de tout esprit picaresque, et ce n'est pas d'eux qu'il tient son style : la narration porte, pour l'essentiel, sur une vie écoulée et vécue tristement, elle est empreinte d'amertume. Elle rappellerait par là les pseudo-mémoires qui se sont répandus à la fin du 17^e siècle. Si l'« homme d'âge » portait un nom illustre ou simplement noble, on évoquerait les héros les plus malchanceux de Courtilz, ou ces illustres malheureux qui rapportent l'échec de toute une vie dans des mémoires personnels : les *Mémoires de la vie du comte D... avant sa retraite* (1696), les *Mémoires du comte de Vordac, général des armées de l'Empereur* (1702), et surtout *L'Infortuné Napolitain* (1704)¹⁵. Et pourtant, ce ton n'est pas celui du narrateur, cet anonyme qui n'affiche aucun titre, aucune particule ; c'est l'absence de noblesse et de fortune qui fonde son récit et qui en fait l'originalité : on avait connu des bâtards, des héros déchus ou exilés, on ne connaissait pas de héros sans qualité, résumant les humiliations subies. En ce sens, « l'homme d'âge » est un anti-héros, et sa lettre va à contre-pied des mémoires historiques. La noblesse du narrateur est ailleurs, et son ultime sagesse vient compenser sa carrière de déclassé, de précepteur ambitieux et déçu. Le récit de carrière malheureuse est ainsi retourné en quête de la sagesse, et l'on se trouve renvoyé à un autre type de récit qui commençait à faire fortune au début du 18^e siècle, le récit de conversion ou de repentance. Le ton

14. *Bibliothèque française*, tome XXV, éd. citée, p. 139.

15. Sur ces deux derniers romans, voir René Démoris, *Le Roman à la première personne*, A. Colin, 1975, p. 253-262.

désolé de l'« homme d'âge » n'est pas celui de la nostalgie ou du ressentiment, mais celui de la culpabilité. On n'aura donc pas de mal à percevoir dans ce qui est au sens propre une confession, des échos de l'archétype du genre, les *Confessions* de Saint Augustin : la condamnation de l'amour-propre, véritable marque du péché d'origine, les épreuves de la maladie, de l'exil, de la mondanité, la recherche du vrai bien et la conversion par l'intercession d'un homme d'Église, tout cela était chez Saint Augustin. Il est en outre un auteur qui devait lui servir de modèle, à la fois dans le récit personnel et dans le moralisme, un auteur qu'il connaissait bien car il venait juste de le traduire, et c'est Daniel Defoe ; et le style qu'il adopte, c'est sans doute ce style de la simplicité puritaine dont parle Defoe au début des « Réflexions de Robinson Crusoe¹⁶ ».

Les lendemains de la Révocation ont vu se multiplier dans toute l'Europe les signes d'une crise religieuse ; c'est l'époque des récits de conversion, catholiques, protestants, piétistes, jansénistes, trap-pistes¹⁷. La « Lettre d'un homme d'âge » se situe dans ce courant ; elle pourrait prendre place dans les collections de « relations » et de « lettres » anonymes qui tiennent tant de place dans les fonds religieux de nos bibliothèques¹⁸. La particularité du récit de Van Effen est toutefois d'être publié dans un journal, à titre de document. Le ton est celui d'une confession, mais publique, épistolaire, littéraire. C'est là un mode d'expression typiquement « moderne ». Certes, cet ensemble narratif se présente comme une longue lettre en style personnel, mais il a paru en fragments dans une revue, et c'est là un élément décisif de sa genèse. Il manifeste un goût du discontinu, du document psychologique, de la comédie sociale vue avec ironie, qui relève de l'esthétique nouvelle des « spectateurs ». Le *Spectator* de Steele avait agi sur Van Effen comme un révélateur,

16. Defoe publie en 1719 *Robinson Crusoe*, et en 1720 les *Serious reflections during the life of Robinson Crusoe*, dans lesquelles on trouve les pensées sur le style et sur l'honnêteté (II) ; la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen est de 1720-1721 et précède donc immédiatement le *Nouveau Spectateur français*.

17. Voir entre autres la *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*, Paris, Desprez, 1755, qui rassemble de nombreuses relations parues au début du siècle, et notamment la *Relation de quelques circonstances de la vie de Rancé* par Fléchier, en 1701.

18. Voir par exemple le fonds Monbret de la B. V. de Rouen, ou le fonds Maignien de la B. V. de Grenoble.

et l'on a vu qu'il avait aussitôt entrepris d'imiter ce modèle dans *Le Misanthrope* puis dans *La Bagatelle*. Et quand il trouve en Marivaux un concurrent supérieurement doué, il l'imité à son tour dans *Le Nouveau Spectateur français*. La forme périodique convient à sa modestie, à une sorte d'hésitation devant la création originale. Elle constituera pour lui un banc d'essai de formes narratives ; elle lui permettra de s'affirmer peu à peu comme auteur. Elle l'assigne en même temps aux formes brèves : les « spectateurs » ne sont faits que de cela ; et elle le libère de l'obligation d'être auteur : en cela, il rejoint Marivaux, qui refusait, dans *Le Spectateur français*, la spécialisation et l'obligation d'être un auteur patenté.

Dans *Le Nouveau Spectateur français*, et plus spécifiquement dans la « Lettre d'un homme d'âge », c'est bien Marivaux, plus encore qu'Addison et Steele, qui constitue le principal modèle de Van Effen. Ainsi, *Le Nouveau Spectateur* n'hésite pas à reproduire l'intégralité de sept feuilles du *Spectateur français*, ainsi que de larges passages empruntés à quatre autres numéros. Il choisit en outre très souvent de commenter les extraits qu'il retranscrit et n'hésite pas à les compléter par ses propres réflexions. Dans le cas de la « Lettre d'un homme d'âge », le dialogue noué par Van Effen avec son prédécesseur français prend néanmoins une forme nouvelle, qui ne consiste pas seulement à citer ou à commenter le texte de Marivaux. La lettre de ce prétendu « vieillard » est en effet présentée comme une variation par rapport au récit qui occupe les 17^e, 18^e, et 19^e feuilles du *Spectateur français*. Dans ces trois numéros, Marivaux avait publié un « Mémoire » attribué à une dame âgée, amie du *Spectateur français*, qui racontait les faits les plus marquants de sa vie amoureuse et se repentait des erreurs auxquelles l'avait menée sa coquetterie. Ce « Mémoire » n'est pas le seul document prétendument autobiographique inséré dans *Le Spectateur français*. Les dernières feuilles du premier journal de Marivaux sont en effet dominées par trois longs textes rédigés à la première personne : l'histoire de la dame âgée est encadrée par les extraits d'un journal intime attribué à un Espagnol, livrés dans les 15^e et 16^e numéros, et par un « manuscrit contenant la vie [d'un] inconnu¹⁹ », auquel

19. *Journaux et œuvres diverses*, édition complète de Frédéric Deloffre et Michel Gilot, Paris, Classiques Garnier, 1969, remise à jour en 1988, p. 231.

quatre des cinq dernières feuilles sont consacrées. Ainsi, Marivaux peut être considéré comme celui qui, avant Van Effen, a orienté le genre spectral vers la publication de récits de vie débordant largement les dimensions de la « feuille volante ». De manière assez révélatrice, Van Effen a commencé par retranscrire dans son propre périodique plusieurs extraits du « Journal espagnol », puis l'intégralité du « Mémoire » de la dame âgée. Et il n'est pas anodin que ce soit finalement ce « Mémoire » qui ait nourri son inspiration : l'histoire de la dame âgée est en effet, des trois longs textes à la première personne livrés dans les dernières feuilles du *Spectateur français*, le seul que Marivaux n'ait pas laissé à l'état inachevé. C'est donc un récit clos sur lui-même, au terme duquel la narratrice raconte s'être désormais retirée du monde, que Van Effen a choisi d'imiter. La proximité entre son texte et celui de Marivaux est en outre signalée d'emblée, puisque le Nouveau Spectateur évoque le récit de la dame âgée au moment même d'annoncer la publication à venir de la « Lettre d'un homme d'âge » : « Un vieillard, charmé apparemment des deux "Spectateurs de Paris", où mon collègue recueillit les aventures coquettes d'une dame, m'a envoyé une lettre qui peut servir de parallèle à cette histoire intéressante. Je n'ai point à présent assez de place pour offrir cette épître à la curiosité du lecteur, mais je lui ferai présent au premier jour de cette vie d'un particulier écrite par lui-même, et dont les événements déduits de leurs véritables principes sont bien aussi instructifs que tout ce que l'illustre *Plutarque* a donné de meilleur²⁰. » Quelques semaines plus tard, au début de sa lettre, le prétendu « homme d'âge » met à son tour en évidence les liens entre son histoire et celle de la vieille coquette auquel *Le Spectateur français* avait délégué la parole. Il commence par commenter ce texte qu'il nomme « les Mémoires du cœur d'une dame de Paris²¹ », et juge que la « vanité mâle » qui a longtemps guidé sa conduite peut être comparée à la « coquetterie métaphysique²² » de la dame âgée. Il affirme aussi sa volonté de faire pendant au récit de cette coquette en s'efforçant d'instruire les hommes, de la même manière que l'amie du *Spectateur français* avait cherché à éduquer les femmes. La « Lettre d'un homme d'âge » constitue

20. *Œuvres VE*, t. V, n° 19, p. 273.

21. *Ibid.*, n° 25, p. 344.

22. *Ibid.*

donc bien l'hypertexte du « Mémoire » de la dame âgée, au sens où Gérard Genette entend ce terme²³. La symétrie entre les deux histoires est même poussée assez loin, puisque les deux personnages narrateurs connaissent de semblables trajectoires. Tous deux ne progressent en effet sur la voie de la sagesse que très péniblement, à la suite de nombreuses désillusions. L'ascension sociale contrariée de « l'homme d'âge » fait ainsi écho aux revers amoureux de l'héroïne de Marivaux, et tous deux subissent en vieillissant des déceptions toujours plus humiliantes. Le récit de Marivaux est cependant plus resserré et moins riche en péripéties que ne l'est la variation imaginée par Van Effen. En outre, les conclusions de ces deux ensembles narratifs diffèrent assez sensiblement l'une de l'autre : si la dame âgée raconte avoir finalement pris le parti de renoncer à la vie mondaine, les dernières pages de son « Mémoire » traduisent une amertume grandissante et sont même hantées par l'image de la mort. La conclusion du récit de « l'homme d'âge » est résolument plus optimiste, puisque le narrateur proclame longuement sa joie d'avoir triomphé de son orgueil et de vivre désormais dans la foi : « Je me trouve à présent dans un état que je puis appeler heureux. Je jouis d'un revenu qui passe la médiocrité, et un de mes plus doux plaisirs est d'en employer une bonne partie à soulager la misère de mon prochain. La tendresse ridiculement délicate que j'ai sentie autrefois pour le beau sexe est devenue une sensibilité vive et générale pour tout le genre humain et surtout pour mes amis²⁴. » Mais les différences qui séparent ces deux récits sont précisément révélatrices de la démarche systématiquement adoptée par l'auteur du *Nouveau Spectateur français*. Lorsqu'il imite Marivaux, comme lorsqu'il adapte Addison, Van Effen s'emploie toujours à transformer en profondeur les textes de ses modèles. Ainsi, le jeu de réécriture auquel il s'est livré à partir du « Mémoire » de la dame âgée a sans doute constitué pour lui une sorte d'atelier d'autobiographie. Quatre ans plus tard, lorsque paraissent les *Réflexions de T*** sur les égarements de sa jeunesse*, Van Effen propose à son lecteur un texte

23. Rappelons que Gérard Genette appelle hypertexte « tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple » – procédé qu'il nomme « transformation » – « ou par transformation indirecte » – procédé qu'il nomme « imitation » (*Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, « Poétique », 1982, p. 16).

24. *Œuvres VE*, t. V, n° 28, p. 404-405.

où l'influence de Marivaux, sans avoir disparu, semble désormais parfaitement « digérée ».

Dans les *Réflexions de T****, Van Effen a délibérément choisi de s'éloigner de son hypotexte : ainsi, il a supprimé toutes les références au « Mémoire » de la dame âgée que contenait le texte paru dans *Le Nouveau Spectateur français*. Mais, en passant de la « Lettre d'un homme d'âge » à ces *Réflexions*, il procède à d'autres retouches qui traduisent, de manière plus générale, le passage d'une nouvelle de revue à une esquisse de roman. Les différences ne sont pas capitales, elles sont cependant révélatrices de deux types de récit. La « Lettre d'un homme d'âge » était répartie sur quatre numéros du *Nouveau Spectateur français* sensiblement de même longueur. Cela signifie que, de prime abord, Van Effen a disposé en quatre grandes parties un récit continu : le 25^e *Spectateur* porte sur l'enfance du héros, ses petits exploits d'écolier, la formation de sa vanité, ses premières amours. – Le 26^e *Spectateur* part de son entrée à l'Université, d'un emploi flatteur de précepteur et raconte ses exploits de bel esprit, ses succès amoureux, ses déceptions et sa rencontre d'une naïve bourgeoise qui le console. – Le 27^e *Spectateur* développe une série d'échecs : duel avec un bretteur et crise morale, rupture d'une tendre liaison, perte d'emploi et années de servitude, déchéance dans les plaisirs mondains. – Le 28^e et dernier *Spectateur* raconte son mariage romanesque et décevant, sa jalousie malade, la mort de sa femme, son exil en France, un second échec avec une femme qu'il persécute de sa jalousie, sa chute dans la débauche, son retour au pays et sa conversion. Le récit s'est donc réparti en grandes époques et en crises successives, la dernière partie reprenant, de façon assez frappante, les défauts majeurs du héros (passions fortes, romanesque et jalousie malade, vanité exacerbée) pour les mener à l'échec ultime. Le roman garde, dans une narration continue, la clarté et la progression dramatique de ces épisodes ; on remarque seulement que l'auteur souligne, grâce à de puissants retours à la ligne, la force de cette progression.

Les quatre lettres du *Nouveau Spectateur français* obéissaient aux contraintes du genre spectral : le narrateur était, on l'a vu, un homme d'expérience qui confiait au rédacteur de la revue le contenu de son expérience afin d'éclairer le lecteur. Le titre développé lui-même respectait la tradition spectral : « Lettre d'un Homme d'âge, dans laquelle il communique au Public les particu-

larités les plus instructives de sa vie ». Le titre définitif, *Réflexions de T*** sur les égarements de sa jeunesse*, sans appartenir à la tradition romanesque, allie la leçon morale au thème du désordre des passions et fait mystère du nom du héros, ne serait-ce que par les étoiles (cinq dans le titre de 1727). L'adresse à « Monsieur » le rédacteur était rappelée plusieurs fois dans la « Lettre d'un homme d'âge » ; elle disparaît totalement des *Réflexions*. La première lettre était ornée de citations latines en épigraphe ; elles disparaissent. Dans le détail du texte, on note par ailleurs que les traits d'oralité ou de familiarité, ou les redites liées au style épistolaire, ont été gommés ; on le constate dès l'*incipit* :

Je suis né vain, Monsieur, aussi essentiellement vain que je suis né essentiellement créature humaine. La première aube [...]

Je suis né vain ; et la première aube [...]

Sans renoncer au profil de la phrase, l'auteur sait le mettre en valeur au prix de quelques suppressions. Il suffit parfois d'un mot, d'une interjection, et l'on passe à la belle prose classique :

Mais l'esprit ! la peste ! c'en était la fine fleur [...]

Mais l'esprit en était la fine fleur [...]

Parfois, l'expression initiale était trop vigoureuse :

Un homme excessivement vain est à la première occupante.

Un homme excessivement vain aime bientôt quand il se voit aimé.

Le plus souvent, il suffit d'effacer une expression archaïque, démodée, ou simplement un peu lourde :

Cette idée atterrante > les idées pieuses

Je mis flamberge au vent > je mis l'épée à la main

Elles firent rire la Maman > la mère

Le plus atterré > le plus humilié

Je saignerais du nez à présent ? > Je reculerais après cela ?

Des ris applaudissants > des applaudissements

Une humeur assez ratière > assez fantasque²⁵,

25. *Œuvres VE*, t. V, p. 345 ; *RT*, p. 27 ; *Œuvres VE*, t. V, p. 362 ; *RT*, p. 42 ; *Œuvres VE*, t. V, p. 370 ; *RT*, p. 50 ; *Œuvres VE*, t. V, p. 347 ; *RT*, p. 28 ; *Œuvres VE*, t. V, p. 358 ; *RT*, p. 39 ; *Œuvres VE*, t. V, p. 365 ; *RT*, p. 46 ; *Œuvres VE*, t. V, p. 367 ; *RT*, p. 48 ; *Œuvres VE*, t. V, p. 375 ; *RT*, p. 55 ; *Œuvres VE*, t. V, p. 383 ; *RT*, p. 62 ; *Œuvres VE*, t. V, p. 388 ; *RT*, p. 66.

Comme on le constate le texte initial, dans sa verdeur première, reflétait le style bourru, un peu négligé et démodé, d'un « homme d'âge » ; le texte définitif est élégant, plus sobre et plus fluide. Correspond-il pour autant au goût français des lecteurs du libraire Nyon ? Ce n'est pas sûr. La révision opérée par Van Effen ne transforme pas les quatre lettres du *Nouveau Spectateur français* en une nouvelle galante, et elles rendent plus indécis encore le statut de ce bref récit. Ce statut est déjà incertain dans la revue, puisque la voix du journaliste fictif s'efface définitivement dans les derniers numéros du journal, au profit de celle de l'homme âgé. Van Effen a renoncé en effet à tout travail de liaison entre les livraisons du journal, et il se contente d'introduire les 26^e, 27^e et 28^e feuilles par la mention « Suite de la lettre d'un homme d'âge ». Le découpage par numéros perd ainsi une partie de sa raison d'être et cette longue lettre, placée dans les derniers numéros de la revue, semble déjà lui échapper. Dans la version ultime, on attendrait une nouvelle, mais on se trouve devant une sorte d'autobiographie fictive, insérée dans une méditation morale. L'impression qu'on a affaire à une vie entière, à la vie d'un homme d'âge, est trompeuse. Entre la naissance de T***, qui doit se situer vers 1684, et l'époque où il est censé envoyer ses lettres au *Spectateur*, donc en 1724, quarante ans se sont écoulés ; on est loin des soixante-quatorze ans de la vieille dame de Marivaux. T*** entre à l'Université à dix-huit ans, il passera dix ans dans sa solitude avant de retrouver la santé et d'écrire ; sa vie active s'est en réalité limitée à dix ans, le temps d'une éducation sentimentale ; et soudain, il s'est retrouvé vieux. Évoquer une vie entière en moins de cent pages était de toute façon difficile.

Il s'agit bien pourtant d'une vie particulière, riche de détails très concrets, vivants, et qui peuvent donner l'impression de souvenirs réels : les bagarres dans la cour de l'école, les amours adolescentes, les années de servitude avec les « couleuvres » qu'il faut avaler²⁶ quand on est pauvre, les assauts de délicatesse et de jalousie avec une jeune épouse, tout cela sonne juste. Pour peu que l'on connaisse un peu la vie de Justus Van Effen, il est possible de voir dans cette vie une autobiographie à peine déguisée. Van Effen est

26. L'expression « avaler toutes ces couleuvres » est employée dans la « Lettre d'un homme d'âge » (*Œuvres VE*, t. V, n° 27, p. 380) et conservée dans les *Réflexions de T**** (p. 60).

né, lui aussi, en 1684, et les informations données par T*** correspondent, pour une large partie d'entre elles, à ce que l'on sait de sa propre vie. Ainsi, T*** ressemble à Van Effen lorsqu'il se dit reconnaissant envers son père de l'éducation sévère qu'il a reçue ou lorsqu'il raconte avoir fait d'excellentes études. On sait aussi, grâce à l'« Éloge historique », que, comme T***, Van Effen a connu des situations de grande pauvreté, qu'il a dépendu de ses protecteurs et qu'il a été le plus souvent précepteur. Dans son récit, T*** fait en outre référence aux voyages qu'il a dû effectuer dans des pays étrangers. Or, Van Effen s'est rendu à deux reprises en Angleterre et a longuement séjourné en Suède. On ne sait presque rien cependant de l'adolescence de Van Effen, et certaines discordances entre les deux récits sont frappantes. Ainsi, Van Effen ne s'est marié que très tard, pour légitimer ses deux enfants et, à l'inverse de T***, il n'est sans doute jamais allé en France. Personne ne pouvait donc reconnaître sa vie avec certitude dans son œuvre.

Justus Van Effen a donc, selon toute vraisemblance, emprunté à sa vie quelques thèmes, et les a utilisés comme un matériau. De ces moments, il a tiré un récit qu'il a voulu très simple et très honnête, pour reprendre les termes de Defoe. Et c'est peut-être là ce qui donne la note fondamentale de son récit : la simplicité, la gravité, la bonne foi dans une apparente confession. Cette gravité et cette unité du style, déjà perceptibles dans la « Lettre d'un homme d'âge », se sont encore affirmées dans les *Réflexions de T****, et là se trouve la véritable réussite de Van Effen : entre la confidence autobiographique, la lettre de témoignage, l'aveu de repentance ou de conversion, son récit n'a pas trouvé son assise, mais il a trouvé son style. Ce qui entraîne l'adhésion du lecteur, c'est la simplicité, la gravité d'une écriture qui restera longtemps celle de l'autobiographie. Comme les romanciers des « années trente », Marivaux, Prévost, Crébillon, Van Effen crée non pas l'autobiographie, mais l'expression nue, et par là émouvante, du *moi*. Il lui faut pour cela dépouiller la première personne de tous ses ornements, élégance, gloire, amour-propre, politesse, de tout ce qui rendait le moi, même « couvert », haïssable aux yeux de Pascal. Pour parvenir à la racine du *moi*, Van Effen doit le priver de ses attraits, le rendre âgé, sans qualités ni prétentions. La seule richesse de T*** sera faite de

souvenirs lointains, de regrets et parfois de remords, de réflexions moroses; et son présent sera celui d'une fin de vie. Comme Marivaux, Van Effen sent que le grand âge, même fictif, même amplifié, signifie la clôture du récit, le récit « achevé »; il ne rédige plus un journal, mais une histoire personnelle. Comme Prévost, il conçoit un personnage « retiré du monde ». Comme lui, il a certainement mêlé des souvenirs personnels à une histoire inventée, non pas pour écrire une « Vie de M. Van Effen » – qui l'empêchait de le faire? – mais pour lester sa fiction d'un poids d'échecs et d'insignifiances qui éloignaient définitivement de son récit le romanesque ancien.

Alexis LÉVRIER et Jean SGARD
Université de Reims et Université de Grenoble 3